

© Roger Kénette



Hommages

René Rougerie

René Rougerie

éditeur

DÉCÉDÉ dans la nuit du 18 au 19 mars 2010 à l'hôpital de Lorient où il avait été transporté, René Rougerie célèbre éditeur d'ouvrages de poésie, découvreur de talents, aura été victime d'une hémorragie cérébrale alors qu'il rendait visite à un libraire du Morbihan.

Âgé de 84 ans, René Rougerie avait fondé sa maison d'édition en 1948. S'il en avait passé la barre à son fils Olivier, il n'en continuait pas moins à donner ce coup de main qui déchargeait Olivier de certaines tâches, et en particulier de la prospection qui requiert du temps, la connaissance de l'autre, la sympathie et l'empathie.

La Bretagne avait sa préférence. C'est le pays où les bardes ne meurent jamais, où la poésie fleurit plus qu'ailleurs, où Saint-Pol Roux, fleuron du catalogue Rougerie, règne sans partage.

René avait créé sa maison d'édition à Mortemart, un des plus beaux villages de France, à une encablure de Limoges, au cœur de la plus petite commune du département, site exceptionnel par son architecture. Il s'était installé dans une grande bâtisse fière de ses granits taillés, de sa cheminée monumentale, de son allure monacale.

Point de religieux en cette abbaye, mais d'humbles servants de cette poésie qui régnait jusque dans les émaux de Marie-Thérèse qui peignait dans le silence du cloître tandis que René, son époux, faisait avancer

l'œuvre, ajoutant à son catalogue les noms d'inconnus pleins d'une célébrité future.

«Que saurait-on sans les Rougerie, des œuvres de Max Jacob, Joë Bousquet ou Saint-Pol Roux», se demandait Jérôme Garcin, dissertant sur la poésie, ses grandeurs et ses misères.

Dans l'atelier de Mortemart, une antique machine, plus âgée que son maître disparu, tourne et imprime sans défaillance. Elle s'appelle Gisèle, comme une des jeunes filles en fleurs de la bande de Balbec. Elle ne connaît pas le temps perdu et ronronnera pour Olivier comme elle l'a fait pour René.

Ici les objets ont une âme et dans cet atelier du fond du jardin on marche sur des vers, octosyllabes, alexandrins, lames de plomb abondonnées pour faute grave ou légère. On respire des odeurs mêlées, venues d'un âge ancien. On s'attend que surgisse l'enlumineur de parchemin...

Part de rêve pour masquer la réalité. Les petits éditeurs sont de grands résistants. Ils survivent par passion en assumant toute la chaîne qui va de la découverte de l'auteur à la confection entièrement artisanale de l'ouvrage, puis à la prospection jusqu'à la livraison au volant d'une camionnette au compteur éclaté.

De cet artisanat, de ce cousu main, sont sortis d'incomparables chefs-d'œuvre qui ont désormais leur place dans nos grandes anthologies. Ils sont dûs à des auteurs aujourd'hui célèbres: Pierre Albert-Birot; Jean de Boschere; Joe Bousquet; René Guy Cadou; René Char; Jean Cocteau; André Delons ; Jean Follain; Max Jacob; Pierre Reverdy; Saint-Pol Roux; André Suares; Alain et Odette Virmaux (textes et dessins inédits); Roger Vitrac.

À ce catalogue d'auteurs confirmés, il faut ajouter celui des contemporains et également la liste des écrivains géographiquement proches de nous: Georges-Emmanuel

Clancier et Robert Margerit qui entre autres, ont fondé la revue *Centres* avec René Rougerie, mais aussi Jacqueline Clancier, la petite sœur, Léonce Bourliaguet dans une coquinerie briviste; un inconnu un peu fou et aujourd'hui illustrissime, Gaston Chaissac (*Je cherche mon éditeur*); Robert Giraud (*L'Enfant chandelier*, illustré par son frère, Pierre Giraud).

Illustré également le *Journal Parlé* de Georges-Emmanuel Clancier avec un frontispice de Lucien Coutaud.

Qu'on nous permette d'exprimer ici une appréciation personnelle pour *Étranges pénitents*, des poèmes de Jean Rousselot avec dessins de Mara Rucki, dessins qui arrachent l'admiration. Cette artiste est peut-être la fille ou l'épouse du grand Lambert-Rucki, ami de Kisling, de Modigliani, de Soutine, célèbre pour ses sculptures polychromées, ami des mal aimés, des humbles, des animaux.

Nous avons parlé d'une camionnette de livraison fatiguée d'attendre la retraite. Elle a succédé au célèbre triporteur que Margerit enfourchait, un Fangio au ralenti, dans le parc de Thias.

Ce tricycle a une histoire, a tout le moins un épisode historique amoureusement caché dans les photos de famille.

La bête pétaradante et son maître se sont retrouvés un jour seuls, absolument seuls, sur la plus belle avenue du monde. Le général de Gaulle devait emprunter le parcours, police, CRS et militaires avaient vidé les Champs-Élysées de leur habituel contenu de parisiens. Étaient passés à travers les mailles du filet, le livreur Rougerie et son triporteur. De Gaulle avait de l'humour et a dû s'amuser de la bavure.

*
* *



L'année 2010 est celle du centenaire de la naissance de Robert Margerit. Dans ce cadre, nous avions prévu une interview de René Rougerie qui s'est très amicalement prêté au jeu. C'était peu de temps avant son décès, ce qui ajoute à l'émotion.

Entretien interview du 11 février 2010 à Mortemart

Étienne Rouziès et Olivier Thuillas.

Hommages

Olivier Thuillas: Pouvez-vous nous parler de votre rencontre avec Robert Margerit ?

René Rougerie: Je n'ai pas un souvenir précis de ma première rencontre avec Margerit. Je suis entré en contact avec lui par l'intermédiaire de Clancier et Paroutaud, qui étaient en vérité les seuls vrais écrivains vivant à Limoges à l'époque, et par le journal, *Le Populaire du Centre*, que mon père dirigeait. Clancier était aussi entré au *Populaire* et Margerit y tenait depuis longtemps une chronique. Margerit était à la fois pleinement dans le journal et un peu en dehors. Il ne semblait pas vraiment concerné par les importants changements que connaissait le journal au moment de l'Occupation puis de la Libération. Les considérations politiques semblaient assez éloignées de ses

préoccupations. Il m'apparaissait comme un homme d'un autre siècle. Il a ainsi conservé sa chronique au *Populaire* malgré les changements successifs au sein de la direction du quotidien. On le voyait assez peu au journal, peut-être une ou deux fois par semaine. C'est l'aventure de la revue *Centres* qui m'a permis de mieux le connaître.

O.T. : Il a tout de suite été intéressé par ce projet de revue littéraire ?

R.R. : Oui, mais sans plus. Margerit était moins actif que Clancier et moi-même dans la revue naissante. Il faut dire aussi que le domaine poétique lui était moins familier qu'à nous, même si on peut trouver une forme de poésie dans certains de ses livres. Son rôle principal et tout de même très important a été la création de cette couverture au graphisme assez étonnant. Elle ne nous a pas beaucoup aidés pour la diffusion de la revue car, à l'époque, les revues étaient très peu diffusées en librairie mais plutôt en kiosque, et il y en avait beaucoup, notamment à Paris. Or, la présentation des revues dans les kiosques faisait qu'on ne voyait que le bas de la couverture, ce qui rendait *Centres* bien moins attrayante ! Margerit a aussi donné son roman, *Phénix* à la revue ; nous l'avons publié en feuilleton dans les neuf numéros de *Centres* que nous avons publiés sur une période de trois ans. Il gardait un œil attentif mais assez distant sur les activités de la revue.

O.T. : Votre collaboration a continué à la création de votre maison d'édition en 1948 ?

R.R. : Oui. Lorsque mon père a quitté la direction du *Populaire*, j'ai décidé de créer ma maison d'édition en comptant bien travailler avec Clancier, qui se chargeait de la poésie avec la collection « Poésie et critique », et Margerit, pour le reste de la littérature. J'ai commencé la collection

«La porte ouverte» avec son livre, *La Vie publique et privée*, mais j'ai rapidement étoffé mon catalogue avec des auteurs rencontrés à Paris. Margerit n'était pas un homme d'action susceptible de solliciter des auteurs, de chercher des textes, alors que Clancier avait ce goût d'aller au devant des auteurs. Le principe des collections était de reproduire des manuscrits d'auteurs en *fac-similé*, afin de donner directement la parole au poète, mais j'avais du mal à placer ces livres en librairie et j'ai finalement arrêté cette formule. Mais j'ai conservé les auteurs en revenant à une édition plus classique avec la composition typographique. J'ai alors publié *La Salamandre Ernestine*, qui est un des textes les plus savoureux de Margerit, et *L'autre rive*, de Clancier. Ma collaboration avec les deux écrivains a continué, même s'ils ont ensuite été publiés par des éditeurs parisiens, puisqu'ils m'ont donné des textes pour les autres revues que j'ai lancées. Je dois dire que j'aime beaucoup les revues, j'ai dû en créer sept ou huit, dont certaines ont duré assez longtemps puisque *Réalités secrètes* a eu quarante numéros et *Poésie présente* cent. Le temps n'a pas vraiment altéré les relations amicales que j'entretenais avec Margerit et Clancier, ce dernier continuant invariablement à m'appeler «le petit Rougerie» ou «le jeune Rougerie», puisque je suis sensiblement plus jeune que mes deux aînés ! J'ai continué à voir Margerit assez régulièrement, à Paris ou à Thias. Son accueil était toujours à la fois distant et chaleureux. Il était assez solitaire mais répondait toujours présent lors de soirées avec des auteurs limousins ou de passage à Limoges. Il avait aussi pris l'habitude de venir une fois pas semaine à Limoges et il venait systématiquement fumer une cigarette dans mon atelier d'imprimeur, situé à l'époque dans la rue des Sapeurs. Il aimait l'imprimerie, qu'il connaissait bien par sa carrière de journaliste au *Populaire*, mais aussi tout ce qui touchait

à la gravure et au dessin, étant lui-même un bon peintre. Il avait ainsi une grande admiration pour Lobel-Riche¹.

Mais même au moment de l'Épuration et la Libération, je n'ai pas le souvenir d'avoir parlé de politique avec Margerit, alors que Clancier était beaucoup plus concerné par les enjeux politiques et sociaux. Cela m'a toujours étonné, d'autant qu'il s'est passionné pour la Révolution et qu'il a une grande finesse d'analyse des enjeux et des batailles politiques de l'époque...

Étienne Rouziès: le manuscrit du *Dieu nu*, qui se trouve à la Bfm de Limoges, comporte d'ailleurs de très nombreux dessins...

R.R.: Je n'en suis pas surpris, il disait souvent qu'il avait besoin de voir, de dessiner ses personnages pour écrire leur histoire. Il avait un tel sens du détail, de la description, qu'il craignait en permanence d'être dérangé et de perdre le fil de son écriture. Sa vie entière semble avoir été vouée à la création, à la peinture et surtout à la littérature. Il semble que lorsque Gallimard a fini par refuser de publier ses chroniques autobiographiques², il ne s'en est pas vraiment remis. Il n'a d'ailleurs semble-t-il pas cherché un autre éditeur mais s'est renfermé sur lui-même. Je me souviens que Clancier m'avait dit à l'époque: «Il attend la mort».

O.T.: Quel regard portez-vous sur l'œuvre de Margerit?

R.R.: Je suis intéressé par son œuvre, par certains romans, mais ce qui me touche le plus dans ses textes, c'est le côté ambigu qu'on trouve dans certains romans mais qui éclate dans ce recueil de nouvelles, *Ambigu*, où se mêlent d'une manière terrible l'amour, le sang, la passion pour les femmes, jusqu'à vouloir devenir une femme. J'aime ces nouvelles car je les trouve à la fois plus denses et surréelles, alors que cette ambiguïté est plus diluée dans les romans.

1. Alméry Lobel-Riche (1880-1950), peintre, graveur.

2. Cf *Singulier-Pluriel*.

Je suis intéressé par son côté à la fois ambigu et flamboyant. J'avais aussi aimé un roman comme *Le Vin des vengeurs*, qui met en scène deux amis: l'un est peintre et l'autre écrivain. On sent dans ce texte que Margerit penche plutôt pour le peintre, plus accompli, plus brillant, même si c'est lui qui reste et l'écrivain qui meurt. On sentait chez Margerit ce regret d'avoir manqué une carrière de peintre, d'où ce besoin d'illustrer ses personnages, d'orner ses manuscrits de dessins...

É.R.: Vous nous parliez du goût de Margerit pour les rencontres avec des écrivains. Avez-vous des souvenirs de rencontres de Margerit avec d'autres auteurs?

R.R.: J'ai un souvenir d'une soirée avec André Berry et Jean Blanzat. Nous avions dîné au restaurant Le Bœuf Couronné à Mortemart. Blanzat avait fait une chute dans une rivière au moment de la Libération, il avait été assez gravement blessé et avait failli mourir. Il soupçonnait les épouses Grasset et Giraudoux de lui avoir jeté un mauvais sort! Il nous a raconté qu'à cette époque, mesdames Grasset et Giraudoux lui vouaient une très grande haine et qu'elles allaient chaque jour faire brûler un crapaud vivant sur la place de la Contrescarpe à Paris, pour lui porter malheur! Margerit avait l'air un peu offusqué mais nous avons tout de même bien ri... Au-delà de l'anecdote, j'ai en fait assez peu vu Margerit avec d'autres écrivains, même à Paris où je lui rendais régulièrement visite lorsqu'il habitait rue Spontini (xvi^e arrondissement), puisque c'était à deux pas de la Caisse nationale des lettres, ancien nom de l'actuel Centre national du livre.

Il avait naturellement un groupe d'amis et des relations littéraires, mais il gardait toujours une certaine distance, même avec ses proches comme Clancier par exemple, qui ne le tutoyait pas. Cela m'aurait paru impensable de le tutoyer!

Mais je dois avouer que je n'ai pas connu Margerit avant la Libération, il était plus âgé que moi. Je crois qu'il a eu une jeunesse agitée voire débridée, et qu'il a eu un groupe d'amis avec Paroutaud, d'Étiveaud, Jacquement, etc., que j'ai moins connus.

O.T.: Margerit vous semblait-il proche de sa région, de Limoges et du Limousin ?

R.R.: Oui, je crois qu'il a un lien étroit avec la région, mais comme toujours avec Margerit, ce lien me semble ambigu. Il dit souvent qu'il n'aime pas la campagne et avoue en même temps ne pas pouvoir s'en passer. Lorsqu'il est à Thias, il sort très peu dans les environs, sauf dans son parc, qui est assez vaste. Je ne l'ai jamais vu arpenter la campagne. J'avais souvent l'impression qu'il s'ennuyait à Thias, mais aussi qu'il s'ennuyait à Paris !

É.R.: C'est étonnant car la nature et les descriptions précises et sensibles qu'il en fait laissent à penser qu'il connaissait bien les paysages du Limousin et qu'il les appréciait...

R.R.: Oui, Thias était, plus encore qu'aujourd'hui, en pleine campagne. Il a baigné de nombreuses années dans un cadre champêtre. La campagne limousine était probablement pour lui un cadre dont il ne pouvait pas se passer et en même temps un carcan dont il voulait sortir pour aller à Paris, et y obtenir la reconnaissance littéraire qui lui manquait. Les tête-à-tête à Thias devaient être assez monotones.

É.R.: Quelle était l'image de Margerit dans le monde littéraire limousin ou parisien ?

R.R.: Je pense que Margerit était assez mal connu des milieux littéraires mais qu'il était un auteur respecté. Même s'il a eu un prix littéraire important, je pense que beaucoup de ses livres ont eu peu d'écho critique ou

public. Il ne courait pas en permanence les cocktails des milieux littéraires parisiens ; il sortait, naturellement, mais il privilégiait son travail d'écriture avec cette peur souvent affichée d'être dérangé et troublé dans sa concentration.

O.T. : Cent ans après la naissance de cet auteur, un demi-siècle après la publication de ses œuvres, un jeune lecteur d'aujourd'hui peut-il, à votre avis, faire son miel de la lecture de Margerit ?

R.R. : Je pense qu'il a un style qui ne correspond plus tout à fait à ce que les jeunes lecteurs recherchent, mais le côté ambigu de son œuvre n'a pas vieilli. Sa manière de présenter les personnages et ses descriptions sont assez marquées par un style « 1900 ». Je pense qu'il serait intéressant de tenter l'expérience de le faire lire à de jeunes lecteurs, on peut aussi avoir des surprises...

É.R. : Je pense qu'un roman comme *L'Île des perroquets* peut plaire à un public d'adolescents qui sont attirés par le roman d'aventure et par les pirates. Je crois que *Le Château des Bois-Noirs* peut aussi séduire un lectorat de romans policiers, de romans à suspense...

Hommages

R.R. : Oui, vous avez raison, mais je ne sais pas si c'est la partie de l'œuvre de Margerit qui est la plus intéressante...



Aux commandes du triporteur :
René Rougerie.
Devant : son épouse Marie-Thérèse.
Et sur le siège arrière :
Robert Margerit.